

n'est plus qu'un cadavre, et, comme si le fléau s'acharnait sur sa proie, aussitôt que la vie l'a quitté, le corps, tant la décomposition est prompte, jaunît et noircit. Il est rare qu'on en réchappe : une fois les symptômes bien caractérisés, c'en est fait.

Et c'est en riant que les indigènes vous voient mourir : les dieux, prétendent-ils, ne souffrent pas que l'homme blanc s'implante en Afrique et, bon gré, mal gré, quiconque les braves doit périr.

Les habitants de Bonny m'ayant assuré qu'il n'est pas possible d'atteindre le Niger par leur rivière, mais que les criques de Brass m'y pourraient mener, je m'y transportai ; aussitôt arrivé, je pris mes dispositions pour gagner le grand fleuve sur un canot à demi ponté, monté par douze Croumanes et contenant mes bagages et mes provisions.

Mon premier soin fut de m'enquérir d'un guide ; seul, le roi de Brass m'en pouvait fournir un, et, dans ce but, je le fis appeler à la factorerie de M. Soncké, qui m'avait offert une précieuse hospitalité. Il y arriva bientôt en grande pompe, dans une pirogue que conduisaient trente nègres, et dont la quille était ornée d'un vaste drapeau multicolore.

Après les saluts d'usage et la remise de divers présents destinés à me faire bien venir de lui, je lui demandai un guide qui me conduirait au Niger par les criques de Brass. En m'écoutant, il se crut de prime abord le jouet d'une mauvaise plaisanterie ; comme j'insistais, il se déconcerta, et même se prit à trembler. Enfin, lui ayant enjoint de me répondre, il s'écria que j'exigeais de lui une impossibilité.

Je m'indignai, il persista ; je me mis en colère, je le menaçai...

— Tu peux, répliqua-t-il, me tuer, saccager ma ville et réduire ma tribu ; l'homme blanc est fort, je le sais ; mais je souffrirai tout plutôt que d'accéder à ta demande. Si aujourd'hui, moi, Okia, je te donnais un guide, demain les habitants du bas Niger me déclareraient la guerre, et certainement je payerais de ma tête une si coupable imprudence.

Devant un tel entêtement, inspiré par la peur, je vis bientôt qu'il n'y avait rien à espérer et, tout en pestant contre la couardise de mon noir monarque, je renonçai à l'espoir de me procurer un guide. Néanmoins, me confiant au courage de mes Croumanes et à la fidélité de ma boussole, je résolus de marcher en avant.

Mon départ de Brass fut triste : les Européens sympathisent vite dans ces sauvages et tristes régions, si fécondes en périls, en misères de tous genres. M. Soncké était devenu mon ami et, en me faisant ses adieux, il ne put me cacher ses inquiétudes :

— Je sais, fit-il, qu'en trente-deux heures les naturels vont au Niger par les criques ; basez-vous sur ce calcul. Si dans deux jours vous n'y êtes point parvenu, c'est que vous serez égaré, et alors...

— Merci, répondis-je, merci et adieu.

— Vous ne voulez donc pas renoncer à un projet insensé et partir par Akassa ?

— Non ; je ne suis pas venu si loin pour reculer. Je suis, d'ailleurs, décidé à explorer ces criques. Adieu, mon cher Soncké !

Et, sur un signe de ma main, mes rameurs firent vigoureusement les eaux, et le canot ne tarda pas à s'engager dans l'un des nombreux circuits qui ravinent la marécageuse contrée de Brass ou Nimbe !

ADOLPHE BURDO.

(A suivre)

NOS GRAVURES

UN LENDEMAIN DE PAYE

CETTE scène dramatique est, hélas ! trop fréquente, pour qu'il soit utile de la décrire longuement. L'ouvrier a reçu sa paye ; il s'est laissé entraîner à la buvette et, le lendemain, la femme et les enfants, sans pain, tremblent devant le misérable rendu furieux par l'alcool.

Regardez bien cet intérieur, pensez à la cause de tout ce malheur, et vous ne pourrez vous empêcher de dire : *l'alcoolisme, voilà l'ennemi !*

M. Victor Marec a rendu d'une manière saisissante ce drame intime ; nos lecteurs en pourront juger par la gravure du MONDE ILLUSTRÉ.

Un grand intérêt s'attache en outre à ce tableau. C'est à lui qu'a été donné le prix du Salon, prix donné par le Conseil supérieur des beaux-arts et par le ministère, et qui donne droit à une pension de cinq mille francs pendant deux années, employées par le lauréat à travailler à l'étranger.

L'AMIRAL AUBE.

Sur notre première page se trouve le portrait de l'amiral Aube, ministre de la marine, en France.

Peu d'hommes ont rendu autant de services à la marine française que le ministre actuel, et l'activité dont il a fait preuve depuis un an a donné à réfléchir à l'Angleterre.

L'amiral Aube procède au rebours de ses prédécesseurs. Ennemi des gros vaisseaux de guerre cuirassés, il croit que l'avenir est aux petits et surtout aux torpilleurs.

Cette idée semble être juste, et on l'admet mieux encore en constatant les effets destructifs des torpilles et des nouveaux engins de guerre.

La flotte de guerre française est actuellement la plus belle du monde, mais dans quelques années il est probable qu'elle sera formidable et qu'aucune puissance ne pourra lutter contre elle.

THÉÂTRES ET AMUSEMENTS

ACADÉMIE DE MUSIQUE

"Théodora," le chef-d'œuvre de Sardou, le grand dramaturge, est représenté à Montréal pour la première fois.

C'est le plus bel événement de la saison théâtrale, et il est inutile de dire qu'il fait salle comble à chaque représentation.

Théodora, est une création des plus belles et des plus profondes, et mérite au plus haut point les éloges extraordinaires que toute la presse européenne lui a prodigués.

Nous ne saurions trop insister auprès de notre public, pour qu'il ne manque pas cette occasion unique, de voir l'œuvre d'un grand maître.

THÉÂTRE ROYAL

"Romany Rye," un mélodrame des plus intéressants, joué aux Etats-Unis.

Les scènes les plus tragiques se succèdent à tire-d'ailes, et le naufrage en mer surtout, défie toute description.

La troupe est formée d'acteurs qui sont tous des favoris de la scène américaine.

Décidément nos deux populaires théâtres, rivalisent pour offrir à notre public, de véritables œuvres.

"Théodora" à l'Académie de Musique et "Romany Rye" au Théâtre Royal, ça fera époque, et les amateurs doivent se réjouir de cette bonne aubaine.

PRIMES MENSUELLES

TRENTIÈME TIRAGE

Le trentième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros d'OCTOBRE), aura lieu lundi, le 8 novembre, à 8 heures du soir, dans la salle de conférence de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel. Le tirage se fait par trois personnes choisies par l'assemblée. Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

Aujourd'hui, il n'y a plus de société ; il n'y a que des foules. — G. M. VALTOUR.

Quand la pauvreté entre dans une maison par la porte, l'estime, l'amitié, les égards, les considérations en sortent par les fenêtres. — G. DROUIN.

Comme les grands seigneurs en voyage, les événements envoient devant eux des courriers pour annoncer leur arrivée. — V. CHERBULIEZ.

Ne rebutez jamais aucun homme : quand même neuf sur dix ne se soucieraient pas plus de vous que d'un sol, le dixième peut devenir un ami utile. MME DE TENEIN.

PENSÉES SUR L'AVENIR



L'AVENIR est venue pour le jeune homme l'heure où il doit choisir un état, souvent un sombre effroi tourmente son âme mélancolique : c'est dans la foi chrétienne qu'il doit aller puiser sa force et sa consolation.

Quand on a vingt ans les pensées tristes se portent vers l'avenir. Il est rare, heureusement, que le passé, si court encore, retrace à l'esprit des images de deuil ; l'avenir au contraire, si long, semble-t-il, et si incertain, est l'aliment ordinaire des vagues tristesses de la vingtième année. Une désillusion, une souffrance, un rêve trop tôt évanoui, tout vient successivement augmenter chez ces jeunes âmes l'inquiétude des jours à venir. De là ces abattements, ces découragements sans cause apparente, ces effrois que plus tard on traite légèrement, trop légèrement d'enfantillages.

L'homme mûr, quelque voie qu'il ait choisie, pénible ou facile, la connaît, la sait, il en a pesé les bonnes et les mauvaises chances ; il marche vers un but déterminé ; les obstacles, il les attend ; les écueils, il les a déjà cotoyés ou franchis, il y a laissé des lambeaux de sa chair, et, aux taches de sang dont il les a maculés, ils les reconnaît et les évite.

Mais à vingt ans tout est douteux. Derrière ce voile opaque de l'avenir qui couvre tout, comme le rideau ferme de la scène, qu'y a-t-il ? Quand il se lèvera, que vont représenter les personnages ? un drame et un vaudeville ? Vont-ils chanter ou blasphémer ? Et cependant l'orchestre joue l'ouverture, toujours la même, quelque doive être la pièce : une ouverture pleine de suaves et rêveuses mélodies, où les notes perlées du rire se mêlent aux doux soupirs de la poésie ; où chaque exécutant est beau, idéalement beau ; où chaque instrument est doué d'un son velouté et à demi voilé.

Nous l'avons entendue tous cette belle ouverture : Roméo la chantait au balcon de Juliette ; mais, lorsque l'orchestre se taisait, la toile, en se levant, laissait voir le sombre caveau des Capulets.

Quelques-uns, mais ils sont peu nombreux, savent éviter cette amère désillusion. Pour eux aussi, l'orchestre joue ses suaves mélodies, ses harmonieuses romances, mais il y a un instrument qu'ils entendent et que tous n'entendent pas. Cet instrument chante plus bas que les autres, plus doucement : son souffle est à peine sensible, et il faut, au milieu des innombrables exécutants, bien prêter l'oreille pour le saisir ; mais lorsqu'une fois on l'a perçu distinctement, aucun bruit, aucun éclat ne peut le couvrir. Les soli brillants et les luttes formidables ne peuvent empêcher sa faible voix de parvenir jusqu'à ceux qui la connaissent.

Alors, pour ces privilégiés comme pour tous, le rideau se lève et les tombeaux apparaissent. Les larmes coulent et le cœur saigne, à ceux-là comme aux autres. — Voilà mes espérances, s'écrient-ils, et voilà mes rêves ! Voilà ma gaieté, et mes amours insouciantes, et mes larmes sans amertume ! — Ces tombeaux il faut les franchir tristement, sans appuis ; le soleil s'est couvert de nuages et les voies se sont tues ; — pas toutes cependant, il en reste une ; elle murmure d'abord puis grandit, et grandit encore. Elle frappe les tombeaux, et l'écho lui répond ; elle remplit ces solitudes dévastées, et, en l'entendant, les ténèbres s'effacent lentement, le soleil reparait aussi brillant et plus pur qu'autrefois.

Cette voix, vous avez compris sans doute, c'est celle de la foi, de la croyance dans une autre vie, dont celle-ci n'est que le sombre vestibule. Heureux qui n'a jamais cessé de l'entendre car elle lui a appris que tout l'avenir n'est pas ici-bas, contenu dans cette première obscurité, et, en lui dévoilant le fond splendide de la scène, elle rend aux premiers plans leur véritable étendue ; elle les ramène à leurs proportions exactes, et le regard effrayé d'abord, les franchit sans peine et va se perdre au loin rassuré, ébloui, dans l'infini lumineux.

DIDIER.

UN BON CONSEIL

Parmi plus d'une centaine de maisons de commerce de nouveautés, de cette ville, qui se disputent la part de patronage qui leur est dû, il y en a certainement qui méritent plus que les autres les faveurs du public, soit par l'avantage exceptionnel de faire les affaires au comptant, soit par leur ambition à étendre leur commerce en vendant leurs marchandises à très bas prix.

Nous croyons nous rendre utile à nos lecteurs, qui ont quelques achats d'automne à faire, en leur conseillant d'aller tout droit à la maison

GAGNON & TOUSIGNANT,

qui se trouve dans le quartier le plus central, aux coins des rues Saint-Laurent et Sainte-Catherine. Une seule visite suffit pour prouver que c'est l'entrepôt par excellence pour de la belle marchandise et au plus bas prix de toute la ville.

Ces messieurs viennent de recevoir CINQ CAISSES DE FLANELLE, grise et de couleur, et autant de corps et de caleçons tout laine, qu'ils détaillent en dessous du prix du gros, malgré la hausse considérable qu'il y a sur tous les laines.

Rappelez-vous bien de l'adresse :

GAGNON & TOUSIGNANT
Coin des rues Saint-Laurent et Sainte-Catherine
MONTREAL